

# IRON MAIDEN

UNLEASH THE BEAST  
FANZINE



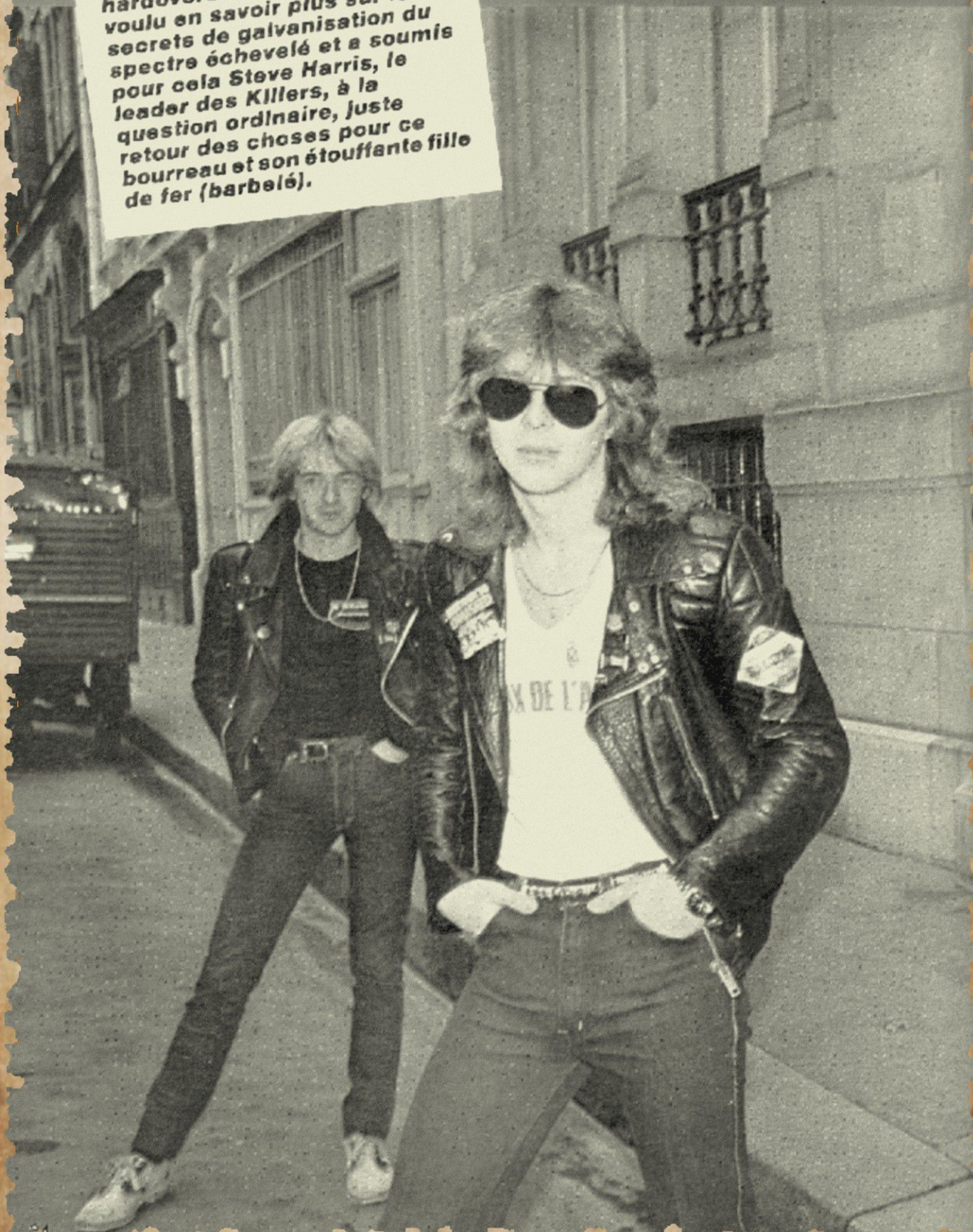
Killers



EDNA: 2100117

Solidement orienté vers le pôle fort, le fer d'Iron Maiden a su magnétiser les foules des hardcores. Hervé Picart a voulu en savoir plus sur les secrets de galvanisation du spectre échevelé et a soumis pour cela Steve Harris, le leader des Killers, à la question ordinaire, juste retour des choses pour ce bourreau et son étouffante fille de fer (barbelé).

# FER P





# LAY



EDAR: 2 ILSDA R2O||T R S T 7



Après une première phase de luxuriante floraison, où les groupes se sont multipliés à qu-mieux-mieux, dans une généreuse et féconde boucoulade métallisée, la nouvelle vague du hard rock anglais semble avoir repris son souffle pour s'avancer dans la seconde période de sa jeune histoire, celle d'une nécessaire décanalisation. Il en est de même pour tous les mouvements musicaux qui viennent à la surface, qu'ils soient punk ou hard. Dans la fébrilité première, les groupes se multiplient et abondent, fertilisés par l'urgence du nouveau message musical à transmettre, puis la fièvre initiale s'apaise, les choses prennent de l'assise, et quelques noms émergent du lot, tandis que d'autres disparaissent. Il en va ainsi de cette vague de hard régénéré qui a cédé sur Albion. 1980 fut l'année de la fièvre et le festival de Reading fut le miroir de cette surabondante résurrection. 1981 est, par contre, en train d'établir, déjà, une hiérarchie des valeurs. En fait, trois noms émergent désormais plus particulièrement : Saxon, Girlschool et, au tout premier rang, promu quasi instantanément au niveau des best sellers, même en France, Iron Maiden.

Saxon a bénéficié à l'évidence de son honnêteté, de sa sincérité dans le riff, en renouant avec un hard fondamental, lui que nous en redonna le goût Motörhead, conjugué avec une énergie camarade. Girlschool a été propulsé par le caractère éminemment attractif de son défi. Femelle, relayé très vite par la démonstration renouvelée d'Indubitable qualités. Quant à Iron Maiden, il est venu combler, grâce à son hard gothique et frénétique, le vide laissé par Deep Purple et qu'aucun groupe, même Rainbow, n'était parvenu à venir remplir de façon satisfaisante. Car il fallait, à cette place, un groupe dont la jeunesse devait être propulsée vers le mythe par une adhésion-identification des kids. Rainbow, Black Sabbath, même Judas Priest, appaurent comme des bardeurs un peu trop expérimentés pour l'adulation lycéenne et AC/DC fut l'écu, mais le vice persistait car AC/DC possède une manière très australienne de jouer le jeu du hard, et Deep Purple était, lui, infiniment britannique, européen, avec sa savante manière de tarabuser la vieille culture classique, à mi-chemin entre l'irrévérence et le respect. Il manquait donc un phare adolescent et européen en d'able, ce phare est désormais Iron Maiden. Lorsque l'on écoute son dernier single, « Twilight Zone » il ne fait vraiment aucun doute que l'on a là le Purple des années 80.

Et les autres loups de la meute ? Pour l'heure, leur promotion est en attente. Def Leppard, après un départ prometteur, tarde à confirmer son second album se fait attendre, une malédiction anecdotique pèse sur les possibilités d'interviews, et ses récentes prestations, en prélude à Rainbow, étaient un tantinet décevantes, peut-être parce que ces puces venimeuses manquent encore de carrure, peut-être aussi parce que passer en opening act de Rainbow ne doit pas être une sinécure. Bref, Def Leppard est en liste d'attente. En ce qui concerne les Tygers of Pan Tang, c'est un peu l'inverse : le départ fut assez laborieux de par un premier album peut-être un peu trop conventionnel, mais le groupe, remodelé, a entrepris de rattraper son retard. Lui aussi est bien placé au stand by. Quant aux autres, Vardis, April Wine, ils font preuve de qualité, mais restent trop dans la moyenne pour ne pas craquer la retombée du tsunami de

métal lourd, et Dextringer, Angelwitch ou Praying Mantia semblent être insuffisamment soutenus pour l'heure par leurs labels pour avoir de grandes espérances : il n'y a que quelques places à prendre, et la hiérarchie semble déjà quasiment établie, avec, déjà, un grand phénomène, cet Iron Maiden encore inconnu au printemps 80 et que l'on compte désormais parmi les héros de l'acier lourd.

On pourrait, bien sûr, se perdre en explications et analyses sur ce succès foudroyant. Mais, comme à chaque fois dans ce cas de figure, la raison la plus simple est dérisoirement la meilleure. Comme Police, ou comme Trust en France, Iron Maiden est simplement le bon groupe qui s'est présenté au bon moment. Les fans de hard se languissaient de nouveaux héros adolescents en même temps que d'un hard renouant avec certains fastes musicaux : il aurait pu n'y avoir personne pour répondre à cette demande, mais Iron Maiden, qui avait attendu son heure patiemment, était là, tout prêt, mûr déjà, pour élaner cette soif de riffs dorés élogieusement tâchés de sang. Ajoutez à cela qu'il est effectivement le fils le plus fêté de Deep Purple, qu'il possédait une image attractive, qu'il était un groupe composé de très bons musiciens, aussi brillants qu'expérimentés, qu'il était aussi le groupe qui jouait le plus vite, le plus fébrilement, ce toute cette génération, et il n'est plus alors très difficile de comprendre pourquoi c'est Iron Maiden qui s'est imposé plus que les autres. Rien de plus simple, en vérité, mais, heureusement, ce genre de situation de rêve ne s'invente pas, ne se prévoit pas, et cela laisse encore un rien de magie dans ce domaine du rock désormais tellement quadrillé par les stratégies arides du show-business. J'aime surtout Iron Maiden parce qu'on ne l'avait pas prévu, celui-là !

## CONTE DE FER

L'histoire météorique d'Iron Maiden pourrait avoir des allures de conte de fées. Vilaine citrouille hard, inconnue et méprisée de tous, il y a à peine un an et demi, voilà que la lourde horreur potagère s'est muée en limousine chromée de partout. Mais il n'y a quand même pas de miracle, simplement quelques faits qui se sont bougrement bien enchaînés pour porter ce groupe. Quand Steve Harris et moi, nous nous sommes retrouvés l'un en face de l'autre, même pas six mois après notre première rencontre, nous avions l'air aussi sidérés l'un que l'autre. Pensez donc, lors de ma première entrevue avec le bassiste et leader d'Iron Maiden, dans un petit bureau d'EMI Londres qui m'avait tout fait d'un débarras — ce devait en être — son groupe était alors, en ce mois d'août 1980, celui que l'on citait en exemple quand on voulait parler de la nouvelle vague du heavy metal, un cas d'espèce, rien de plus, avec cette sorte d'anonymat collectif que suppose ce genre d'assimilation essentielle à une faute prédéterminée. L'on sentait, alors, qu'Iron Maiden pouvait réussir, et il était visiblement traité avec toute la déférence paternaliste un rien condescendante que l'on voue à la belle race des « espoirs ». Cela pour l'Angleterre. Quant à la France, on en était aux premiers atouchements d'un flirt prudent, mais décisif. Et Steve avait bondi de joie et couru clamer la nouvelle dans tous les bureaux quand je lui annonçai que le premier album du groupe venait de se hisser du côté de la quinzième place du Bestop. Vous

sentez ce que ce genre de souvenir peut avoir de vertigineux quand vous vous retrouvez en face du même type, six mois après, et qu'il faut lui dire que cela fait trois mois que le second album est premier ducit Bestop. On a alors l'impression que le petit débarras du début s'est transformé d'un coup en un sacré tourbillon, et vous vous trouvez un peu idiots, vous deux, à reprendre les mêmes places, avec le même magnétophone miteux entre vous. Il faudrait au moins que l'engin fût en or massif et nous habillés en pape pour être un rien à la hauteur de la situation. En fait, tout s'est donc diaboliquement bien enchaîné dans le cas d'Iron Maiden. Il est inutile de rappeler toute l'histoire par le menu. Le groupe s'était formé en pleine vague punk, s'était fait traiter de tous les noms parce qu'il jouait du hard, alors que le mot d'ordre était : « Anarchy in UK », avait joué les chômeurs du rock parce qu'aucun club ne voulait l'employer. Puis le punk s'effrita, le vent tourna, ce fut un regain pour le heavy metal, et Iron Maiden, déjà expérimenté par ses années noires, n'était déjà plus un débutant, mais un groupe tout à fait prêt. Si vous désirez en savoir plus sur les épisodes anciens, vous pouvez vous replonger dans les articles que nous avons consacrés aux nouveaux métaux anglais, l'été dernier et au début du printemps. Telle était la situation lorsque je fis la connaissance de Steve Harris. A partir de là, tout allait s'accélérer. En fait, alors que les groupes font à peu près une action décisive (disque ou tournée) par an, Iron Maiden allait enchaîner les étapes cruciales en quelques mois, d'où la situation en abîme de notre seconde rencontre.

**H.P. :** Depuis que nous nous sommes vus, durant l'été 80, les choses ont bien changé pour Iron Maiden. Comment expliquer une si rapide évolution ?

**Steve Harris :** Simplement par le fait que nous avons eu la chance de pouvoir enchaîner sans temps mort des choses très importantes pour le groupe. La première étape très importante a été le festival de Reading de l'an dernier. Ce fut fantastique, jouer devant des milliers de gens. Il y avait beaucoup de groupes de heavy metal et nous fîmes un de ceux qui marchèrent le mieux. Je crois que ce festival permit aux gens de voir tous les nouveaux groupes de hard rock, de faire des comparaisons, et aussi un premier choix. Cela nous donna un très fort feeling pour faire le tour avec Kiss, car, sans cela, je crois que nous aurions été assez complexes de nous retrouver brutalement tous les soirs devant des audiences aussi nombreuses.

**H.P. :** La tournée avec Kiss a aussi été très importante, non ?

**S.H. :** Oui, bien sûr. C'était d'autant plus important qu'elle nous permettait de jouer devant un nombreux public, sur le continent, alors que nous venions juste de terminer notre première tournée anglaise en tant que tête d'affiche. C'était très complémentaire.

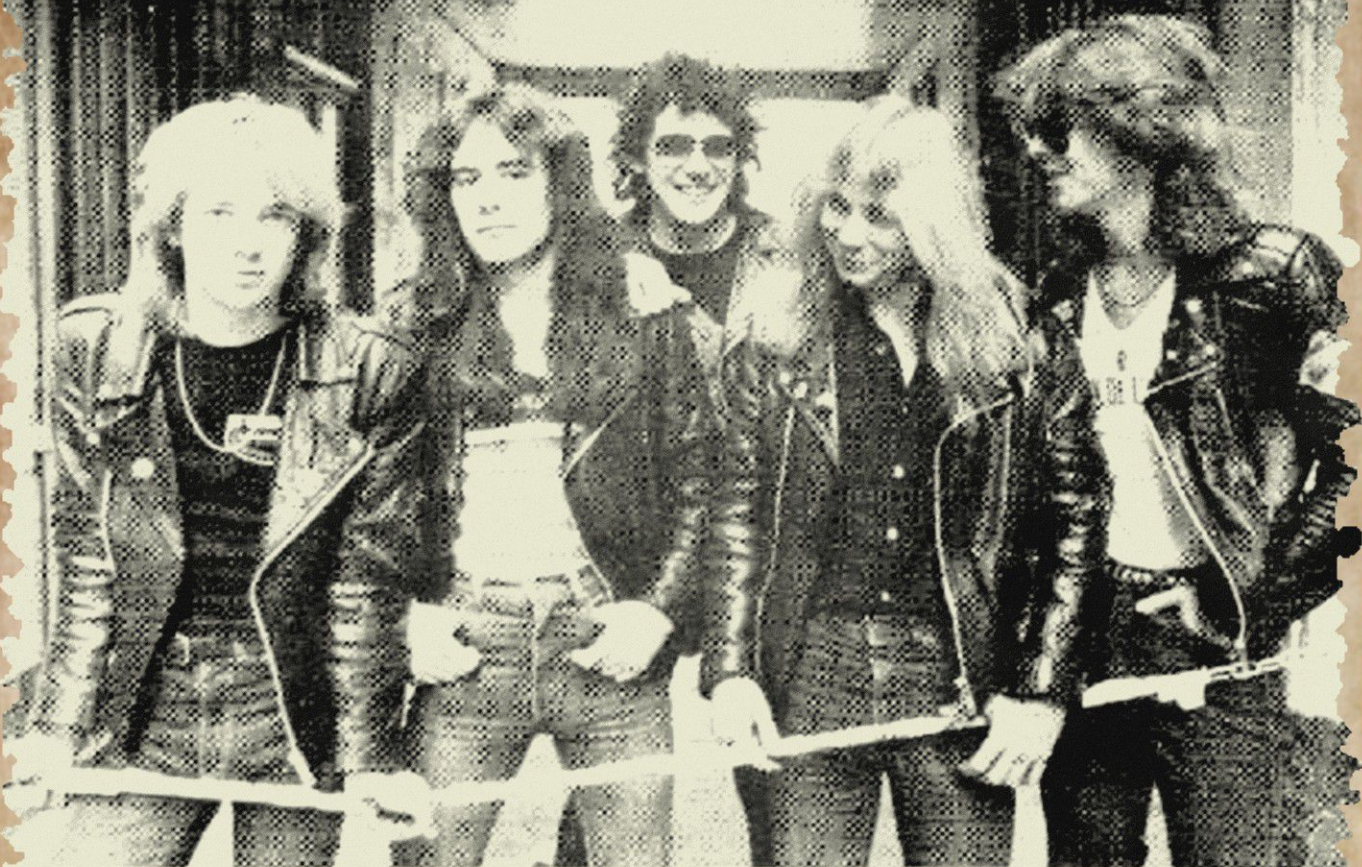
**H.P. :** Certains soirs, on a eu l'impression que vous voliez la vedette à Kiss ?

**S.H. :** Oui, certains l'ont dit : j'ai lu des choses comme ça. Il est vrai que les réactions ont été très bonnes, bien meilleures que celles que nous attendions au départ. Mais de là à voler son show à Kiss...

**H.P. :** Les relations furent-elles bonnes avec Kiss ?

**S.H. :** Oui, cela s'est très bien passé.  
**H.P. :** Je demandais cela parce que certains soirs, la différence de son entre Kiss et vous était vraiment très désavantageuse.





se. On avait presque l'impression que vous ne jouez pas sur la même sono.

**S.H. :** *Cela tient au fait que le plupart du temps, nous n'avions pas eu le temps de faire de sound-check. Le matériel de Kiss était très important et cela prenait souvent tellement de temps pour l'installer qu'il n'en restait plus pour nous, pour faire un sound-check. Alors, nous y allions sans avoir testé le son, sans être même sûr qu'on nous entendrait. Nous n'avions eu une idée de la façon dont nous sonnions. En fait, nous n'avions guère de chance de bien sonner. Mais nous savons, au départ, que cela risquait de se passer comme cela. C'est toujours ainsi quand on est en première partie, surtout d'un très gros groupe. Non pas que celui-ci y mette de la mauvaise volonté, ou cherche à amoindrir le groupe de support act pour se mettre en valeur. Ce sont les conditions matérielles d'équipement et de temps qui déterminent tout. Même dans ces conditions qui paraissent évidemment périlleuses, il est indubitable que cette tournée européenne avec Kiss fut déterminante pour Iron Maiden qui fut, ainsi, le premier groupe anglais de la nouvelle génération à pouvoir, ainsi, se produire hors Angleterre devant un large public. Ce qui explique peut-être l'avance prise par Iron Maiden sur ses rivaux. En tout cas, les faits se sont remarquablement enchaînés. Les publics anglais puis européens s'étant vus confirmer les espoirs du premier album ne pouvaient que massivement aduler le second, et le groupe eut évidemment le sens tactique qu'il fallait : en appuyant la sortie de « Killers »*

par une première tournée européenne en tête d'affiche, ce qui aurait pu paraître aventureux ou précoc, mais qui était la seule chose à faire. Judas Priest n'avait pas pratiqué autrement pour s'imposer en revenant chez nous, juste quelques mois après s'être fait connaître en première partie d'AC/DC. En vérité, il n'y a pas de conte de fées pour Iron Maiden. Il y eut un bienheureux hasard au début, et celui-ci fut ensuite exploité avec astuce. Hasard limité, d'ailleurs, car si l'on se souvient de cette anthologie baptisée « Metal for Muthas », réalisée dès les débuts du nouveau hard anglais par les découvreurs de talent d'EMI, Iron Maiden dépassait déjà énormément en énergie, en techn que et en qualité pure les autres groupes du mouvement. Il s'imposait comme la meilleure carte à jouer pour un producteur avisé. EMI signala le Fille de Fer et remercia les autres. C'était là un salut rendu à de réelles capacités, et pas seulement un bienveillant coup de pouce du hasard.

## VAGUE A LAMES

Comme tous les musiciens, Steve Harris n'aime pas beaucoup se voir ranger dans des catégories ou des sous-espèces. La musique étant un moyen de se différencier et de s'affirmer, on n'aime pas trop voir que le est une autre voie ramenant au troupeau. Harris a donc toujours nié l'existence d'une new-wave du heavy metal, même à l'époque où il eût été opportun d'en user comme un tremplin idéal pour la propagande du groupe ; on ne peut pour-

tant nier l'existence d'un mouvement, non concerté, de retour au hard, même si le show-biz eut vite fait d'en faire la nouvelle vague à lames.

**H.P. :** *Ta conception de ce retour massif au hard, en Angleterre, art-ta le chargé des temps-ci ? N'y a-t-il pas eu une évolution ?*  
**S.H. :** *Comme je te l'ai déjà dit lors de notre première rencontre, je ne crois pas à une new-wave du heavy metal. C'est juste une étiquette, un label. Je crois qu'il s'agit plutôt de nouveaux groupes arrivant dans une musique qui n'a jamais cessé d'exister. C'est une continuation tout à fait naturelle de la tradition hard anglaise, rien de plus. Parmi ces nouveaux groupes, je pense que certains se sont affirmés comme les meilleurs du lot, je pense en particulier à Saxon et Def Leppard. Il y en a beaucoup d'autres, c'est vrai, mais pas tant que cela, en réalité, et je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup d'autres qui soient en mesure de percer vraiment, c'est-à-dire de pouvoir, par exemple, faire une tournée en vedette. Il y a Angelwitch, peut-être.*

**H.P. :** *On a quand même assisté, du côté des labels, à une sorte d'exploitation forcée qui correspond bien à un phénomène de vague ? Chacun s'est empressé de signer son groupe hard de la nouvelle génération.*

**S.H. :** *Je trouve cela très bien dans la mesure où ce mouvement permet à des groupes de se faire entendre, alors qu'il leur était impossible, avant, de trouver le moindre emploi. Des gens comme Angelwitch, Saxon, Praying Mantis, n'auraient jamais pu se faire entendre, et dans d'au-*



bonnes conditions. Je ne crois vraiment pas qu'il y ait trop de heavy bands actuellement : c'est simplement une lacune qui est comblée : ils existaient déjà, mais on ne leur donnait jamais leur chance.

**H.P.** : Mais on sait le résultat que l'on obtient avec ce type de vogue. Il n'y a qu'à se souvenir du rapide déclin des groupes punk, puis de ceux du ska, etc. Le nouveau hard anglais, traité comme une vague parmi les autres, n'a-t-il pas son avenir compromis ?

**S.H.** : Je pense que les groupes de heavy metal ont quand même bien plus à offrir que les groupes punk. D'abord, parce qu'ils sont réellement musiciens, alors que les punks étaient de mauvais musiciens : je dirais même que la musique ne les intéressait pas. Ils n'avaient donc aucune volonté de progresser musicalement, c'est ce qui explique que la vague punk soit retombée très vite. Il est vrai que les labels ont exploité cette vague de la même manière qu'il procède actuellement pour le heavy metal, mais celui-ci possède un avenir par lui-même, quelque chose comme une ambition musicale, même à son niveau ; les groupes ont suffisamment de volonté de progresser et d'énergie musicale pour savoir garder leur place et sortir du phénomène de vague. En fait, cette « vague » si « vague » il y a, est beaucoup moins dépendante des labels, elle n'a pas été créée artificiellement comme les autres. Les groupes existaient et faisaient cette musique avant que les labels s'intéressent à eux ; ils peuvent continuer sans eux, à la limite.

**H.P.** : On a dit qu'Iron Maiden avait récupéré une part du public punk, est-ce vrai ?

**S.H.** : Iron Maiden n'a rien à voir avec le punk, de près ou de loin. Simplement, les gens qui aimaient la musique punk simplement pour son énergie très forte, trouvent maintenant cette énergie chez nous, c'est tout.

Effectivement, Steve Harris, tout comme Iron Maiden moyen n'a rien d'un punk, même reconverti. Il arbore flegme crinière soyeuse des vrais hard rockers anglais, dans la plus pure tradition de Led Zeppelin ou Purple. Le hard est la seule musique qu'il ait eue envie de pratiquer, et il s'y est tenu, même quand tout le monde se moquait de lui. Imperturbable, sûr de détenir une vérité musicale, il serra les rangs des différentes moutures d'Iron Maiden en attendant son heure. Il est assez rare de voir un bassiste jouer ce rôle de leader dans un groupe de hard. Cette fonction est habituellement dévolue aux chanteurs ou lead guitarists. Mais ici, Harris est vraiment le boss, celui qui donne à la bande son axe, sa cohésion. Inévitablement, c'est donc lui qui effectue les interviews, même s'il n'est pas du genre volubile. Doux, courtois, à cent mille lieues de toute frime propagandiste, il assume avec naturel ce rôle que semblent fuir les autres. Paul D'Anno, le chanteur, semble préférer le shopping ou les amusements à ce genre d'entretiens, tout comme la paire des guitaristes, ce qui explique que ce soit Harris qui se présente systématiquement au micro. Sans doute les autres se réservent-ils pour la scène.

## TOURS DE FORCE

Mais Steve Harris n'est pas non plus du genre discret sur scène, vous l'avez sans doute remarqué lors de la dernière tournée d'Iron Maiden, quand, loin de jouer aux ombres raidées derrière un pied de

cymbales, comme c'est souvent le cas chez les bassistes, il se campe à l'avant-scène et organise l'ensemble du délire du groupe autour de ses riffs de quatre-cordes, incroyablement secs et autoritaires. Vous vous êtes sans doute aussi aperçus, par la même occasion, que Maiden est sans doute le groupe de hard qui fournit actuellement le show le plus touffu, le plus dense, le plus rapide de tous. Il joue ses morceaux, pourant déjà fort speedés naturellement, encore plus vite : les enchaînements sans répit ni temps mort. Une vraie fournaise. Et aucune démonstration de talent individuel ne vient faire baisser la flamme de ce feu collectif. Un bloc ardent. Quand vous sortez d'un des concerts de Maiden, vous avez franchement l'impression d'être ratatiné, laminé, encore plus qu'avec les autres, même AC/DC. Seul Motörhead donne de semblables impressions de jouissance anéantisement de soi. Bref, il n'est pas étonnant qu'Iron Maiden ait multiplié ses tournées ces temps-ci, car la scène est vraiment pour lui le lieu de combustion idéal.

**H.P.** : C'est la multiplication des concerts qui a visiblement joué le rôle le plus important dans la conquête de l'Angleterre par Iron Maiden ?

**S.H.** : Au début, en Angleterre, il faut jouer partout où l'on peut, si l'on veut se faire connaître, jouer le plus souvent, même si les conditions ne sont pas bonnes. C'est comme cela que nous nous sommes faits connaître. Et nous avons continué. Depuis août 80, nous avons fait trois tournées anglaises en tant que têtes d'affiche, dont la dernière avec Trust.

**H.P.** : A présent que vous êtes établis en Angleterre, quels sont vos prochains objectifs ?

**S.H.** : Pour l'Europe, je crois que nous sommes en bonne voie à présent. Je crois qu'il serait très intéressant pour nous d'aller au Japon, c'est un pays si différent, et néanmoins si efficace pour le rock. Mais cela représente un défi assez risqué de nous y présenter comme cela, bille en tête, en vedette, même avec notre succès actuel en Europe. Mais nous ne pouvons plus non plus faire marche arrière et recommencer à faire des premières parties.

**H.P.** : Le Japon offre souvent la possibilité aux groupes d'enregistrer des albums live dans de très bonnes conditions. C'est ce qui a permis aux Scorpions et à Judas Priest de confirmer leur succès, et cela donne un petit côté légendaire agréable depuis le « Made In Japan » de Purple. Si cette possibilité vous était offerte, la saisierez-vous ?

**S.H.** : Non, nous refuserions. Il serait prématuré de le faire, surtout pour une première venue dans un pays que nous ne connaissons pas. Mais, lors de la seconde tournée, c'est plus probable. En fait, il est trop tôt pour un album live. Notre prochain disque sera un album en studio aussi. Peut-être le quatrième sera-t-il un live.

**H.P.** : Que penses-tu de l'expérience de Ted Nugent dans son dernier live, où il n'a créé que des inédits ? Dans la mesure où le hard trouve son meilleur rendement sur scène, ce n'est pas une mauvaise solution.

**S.H.** : C'est vrai que pour n'importe quel groupe de hard rock, la musique est meilleure sur scène parce que plus intense. Et effectivement, l'idée de Ted Nugent est bonne. Mais, d'une part, il serait trop tôt pour nous de pratiquer ainsi. D'autre part, lorsque nous écrivons un morceau nouveau, nous aimons bien le jouer un bon nombre de fois sur scène avant de l'enre-

gistrer. Cela permet de voir s'il tient le coup. Souvent cela nous donne envie de le changer. Il se développe peu à peu. Les morceaux que nous jouons actuellement sont très différents de la manière dont nous les jouons il y a quelques mois ; nous jouons plus vite, nous ajoutons des passages, il nous faut pas mal de temps pour mettre au point un morceau.

**H.P.** : Sur scène, bien que vous ayez deux guitaristes solistes, il y a très peu de solos, ce qui vous différencie notamment des groupes de hard rock un peu plus anciens.

**S.H.** : Nous trouvons les solos de guitare parfaitement ennuyeux. Il n'y en a vraiment qu'un lors de notre show, c'est celui que Dave fait en rappel. Nous l'avons laissé parce que Dave le fait avec les dents. Beaucoup de lead guitarists donnent l'impression de le faire, c'est très facile ; on retourne la guitare vers son visage, mais en fait, on joue avec la main qui est sur le manche. Dave le fait réellement, comme Hendrix. Parce que cela a quelque chose d'exceptionnel, nous avons conservé ce solo, mais c'est le seul. Les longs solos cassent le rythme, et puis, c'est tellement conventionnel, ce sont toujours les mêmes clichés qui ressortent.

**H.P.** : Vous considérez-vous quand même comme un guitar-band ?

**S.H.** : Oui, tout à fait. Nous aimons beaucoup un groupe comme Wishbone Ash. Nous trouvons simplement que ce qu'il joue n'est pas assez violent. C'est pourquoi nous allons un peu dans sa direction, mais de façon plus forte. Il est vraiment très intéressant de jouer sur les harmonies de guitare, et notre nouveau guitariste s'y entend très bien. En fait, le fait d'avoir deux guitaristes multiplie par bien plus de deux le potentiel de l'utilisation de la guitare dans le groupe.

**H.P.** : Vous avez joué en première partie de Kiss. D'autres exemples montrent que, souvent, les groupes de hard ont tendance à faire du Hollywood sur scène. Avez-vous la même répugnance pour cette sorte de grand spectacle que pour les solos ?

**S.H.** : Il y a effectivement des excès. 50 % du public de Kiss ne vient que pour voir le show et se contrefiche de la musique. Pour nous, ce serait une situation très frustrante. Je pense qu'il doit y avoir un équilibre. Le public vient pour voir jouer un groupe, mais il vient aussi pour voir un spectacle. Nous voulons lui donner les deux. Seulement, nous souhaitons garder certaines limites au show. Notre souhait est que les gens viennent avant tout nous voir pour notre musique, et nous leur offrirons en prime un bon show.

## GRUPE DE TÊTE

**H.P.** : Je suppose que tu préfères le second album au premier ?

**S.H.** : Evidemment. D'abord, nous étions plus expérimentés. Ensuite, parce que nous étions davantage capables d'avoir des idées sur la production, sur la façon de faire le son. C'est évidemment un point de vue interne. Mes critères sont davantage liés à la fabrication qu'à l'effet produit par la musique. Beaucoup de gens nous ont dit que l'album était plus violent. Si l'on considère les chansons elles-mêmes, ce n'est pas vrai. Il y avait autant de force dans les morceaux du premier. Seulement, la production du second me valut en valeur cette violence.

**H.P.** : Est-ce seulement un hasard si votre producteur est Martin Birch, un ancien producteur de Deep Purple ?





**S.H. :** Non, ce n'est pas un hasard, nous voulions un des meilleurs dans le genre, et il est un des meilleurs.

**H.P. :** Pas mal de morceaux sont construits comme des live, notamment en leur fin ?

**S.H. :** Il y a très peu de re-recordings, d'overdubs, de doublages. Nous nous efforçons de jouer les bases tous ensemble comme en live, de façon qu'il y ait un minimum de choses à jouer seul. C'est bien meilleur pour l'énergie, même si ce n'est pas la meilleure manière de prendre le son. Je sais très bien que certains groupes enregistrent, par exemple, sur une boîte à rythmes et rajoutent la batterie à la fin, ce qui lui donne un meilleur rendement et plus de présence. Mais c'est trop artificiel

pour nous et notre genre de musique.

**H.P. :** A la différence de nombreux autres groupes dont les compositions sont très simples, vous adorez les compositions ramifiées, avec plusieurs parties, plusieurs thèmes. A quoi cela tient-il ? N'est-ce pas un peu sophistiqué pour du hard ?

**S.H. :** Il est vrai que nous faisons des morceaux plus diversifiés, peut-être plus techniques que les autres. Pour ma part, je trouve qu'un morceau simple peut être très efficace : c'est le cas avec Saxon, que j'aime beaucoup. Nous nous sentons très proches des bases communes du heavy metal, même si nous sommes un peu différents. Il est vrai que nos morceaux sont souvent en plusieurs parties, avec des ambiances différentes. Cela tient au fait que

le groupe lui-même est comme cela : des caractères et des sentiments très divers, que chacun transcrit en musique avec des thèmes assez personnels. Et nous combinons le tout parce que c'est ainsi que notre rock nous rassemble le plus, dans cette diversité d'atmosphères, de sons, ce côté un peu tous azimuts. Il n'y a pas là d'ambition, de prétention progressive. Je ne pense pas qu'un morceau soit meilleur a priori parce qu'il est plus technique. La preuve en est que nous faisons aussi des morceaux plus simples qui tournent bien.

**H.P. :** Pas de hard intellectuel donc, néanmoins, la tête vous a pas mal servi, je veux parler de celle du monstre, bien sûr, qui a eu un effet très attractif sur les kids.

**S.H. :** Je pense que c'est un bon symbole car ce n'est pas un symbole gratuit. Cela correspond à ce qui est dit dans nos morceaux. Cette tête, ce peut être le « Prowler », ce peut être le meurtrier de la rue Morgue. En fait, nous faisons un effort pour faire correspondre cette tête, cette image, avec notre musique, comme c'est le cas pour notre nouveau single, « Twilight zone », pour que cela forme un tout. Ce n'est pas une image accolée au groupe et sans signification. Je pense que c'est pour cela que les kids sont attachés à cette tête : elle matérialise bien ce qu'est Iron Maiden. Je crois que nous allons la garder un bon moment pour nos pochettes car il existe beaucoup de possibilités de l'utiliser.

**H.P. :** Vos paroles correspondent assez bien aussi à cette tête, avec leur violence gothique un peu théâtrale.

**S.H. :** Il est vrai que nous sommes attachés à avoir des lyrics aussi forts que la musique. Cela fait partie du groupe comme le reste, une partie du tout. C'est pour cela que nous ne faisons pas de chansons d'amour, alors que tant de groupes continuent à en faire. Ce n'est pas que nous trouvons cela nul, mais cela ne nous intéresse pas. Nous sommes fascinés par l'histoire, les récits anciens, des vieux films comme « Phantom of the Opera » ou « Murder in the rue Morgue ». Ce sont des choses que nous avons lues ou vues, il y a longtemps, mais qui continueront à nous fasciner. Et tout cela colle si bien au hard rock !

**H.P. :** Y a-t-il un rapport entre votre nom et Margaret Thatcher, comme le laisse à penser la pochette d'un de vos singles, d'ailleurs censurée ?

**S.H. :** Non, nous avons choisi ce nom bien avant que la dame de fer ne sévise. C'est un ancien instrument de torture où l'on étouffait les victimes. Nous avons trouvé amusant de jouer sur ce thème Iron Maiden-Iron Lady pour une pochette, en mettant Maggie dans l'instrument. C'était juste une plaisanterie, sans intention politique, mais ça n'a pas été tellement apprécié.

**H.P. :** A propos de politique, que pensez-vous de Trust, puisque vous avez joué ensemble.

**S.H. :** Ils sont vraiment très bons et j'aime beaucoup ce qu'ils font. Notre tournée commune s'est fort bien passée car nous respectons mutuellement nos musiques. Ils ont évidemment leur manière à eux de faire du hard, avec des vocaux très politisés et d'autres choses plus... françaises. Aucun groupe anglais ne saurait faire ce qu'ils font, question de mentalité. Mais je pense qu'ils font partie de la même race que nous, et qu'ils sont un bon groupe de rock'n'roll.

Comme vous, messieurs de la Filie de Fer, comme vous...

Hervé PICART







EDNA:          



# IRON MAIDEN: LES MIGNONS ANGELOTS DE L'ENFER

Leur succès est très gros et leur tête encore plus. Ils ont triomphé au Palace et entament une tournée en France. Leur leader nous raconte...





À la fin des années 1960, les teenagers découvraient un nouveau style musical, un son anticérébral à l'énergie entièrement concentrée dans les instruments et dont la puissance était proportionnelle à la longueur des cheveux des musiciens : le hard rock. Ses dignes représentants en étaient alors Deep Purple et Led Zeppelin. Puis la heavy metal music a proliféré, tant aux États-Unis qu'en Angleterre, avec des groupes comme Aerosmith, Bad Company, Blue Oyster Cult, Black Sabbath ou Status Quo...

Depuis quelque temps, une troisième génération pointe le bout de sa tignasse et le hard rock est devenu universel, avec des groupes non seulement anglo-saxons, mais aussi australiens, allemands, canadiens et même français. Ils ont pour nom AC/DC, Saxon, Offenbach, Juda's Priest, Motorhead, Trust ou le petit dernier britannique, Iron Maiden, et ils perpétuent la tradition. Nous avons rencontré Steve Harris, bassiste et fondateur d'Iron Maiden, lors de son passage à Paris pendant sa tournée française.

— *Comment se passe votre tournée en France ?*

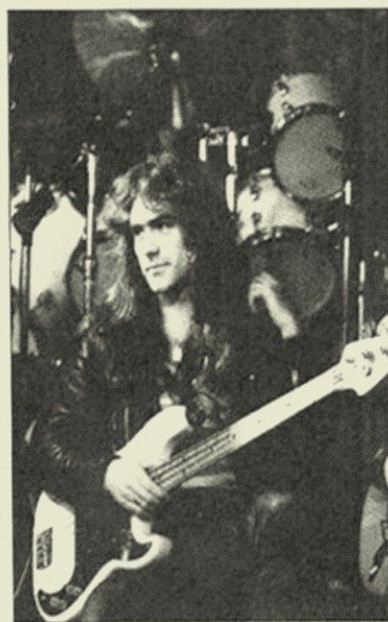
— La réaction, jusqu'à maintenant, a été fantastique. Nous nous étions déjà produits à Paris et à Lyon, en première partie de Kiss, mais c'est la première fois que nous sommes en vedette en France. Si le public français est un peu plus distant que celui d'Angleterre, c'est qu'il ne nous connaît pas encore bien. Là-bas, nous avons déjà fait quatre tournées. Les gens connaissent la plupart des morceaux et ils les chantent avec nous pendant le show.

— *Parlez-nous des débuts du groupe.*

— Ce fut difficile ! J'ai débuté il y a cinq ans, dans l'East End de Londres. À l'époque, je n'arrivais pas à trouver de musiciens ni de contrat. Avec Dave Murray (guitare) et Paul Di Anno (chant), nous jouions dans deux pubs de l'East End qui n'existent plus aujourd'hui et parfois même dans des discothèques. Puis nous avons signé chez EMI, en pleine période punk. Nos chances paraissaient minces, mais notre premier 45-t. « Running free », a eu quand même un certain succès, ce qui nous a permis de faire notre premier album : « Iron Maiden ».

— *Pourquoi « Iron Maiden » ?*

— J'ai flashé en voyant un film où l'on montrait un instrument de torture, la « Vierge de fer », une sorte de caisson hérissé de pointes à l'intérieur qui se referme sur sa victime. J'ai trouvé que ça correspondait bien à la musique que je faisais (N.D.L.R. : Steve Harris compose presque toutes les chansons du groupe) et comme j'adore les films d'épouvante,



j'y puise mon inspiration en grande partie. C'est ainsi que j'ai écrit « Murders in the rue Morgue » ou « Phantom of the Opera ». Nous jouons une musique agressive et moi j'ai choisi l'horreur, celle du cinéaste ou des bandes dessinées, comme d'autres choisissent l'enfer, par exemple. Et je crois que grâce à ça, les kids passent un bon moment avec nous.

— *La pochette de votre dernier album, « Killers », est spécialement violente : on y voit un zombie brandissant une hache ensanglantée.*

— Oui, mais là aussi il s'agit de l'esprit bande dessinée. C'est Derek Riggs qui a fait cette couverture et je crois qu'il pige fort bien notre style. Nous avons d'ailleurs fait faire un masque à partir de la pochette, et il nous sert pendant le show. « Killers » marche très bien ; nous l'avons enregistré en février, juste avant la sortie de l'album de Juda's Priest avec qui nous avons fait une tournée en Angleterre. Il a été classé 4<sup>e</sup> dans les hit-parades. C'est dû en partie à notre producteur, Martin Birch, qui a travaillé avec Deep Purple. Il a su nous trouver le son qu'il fallait.

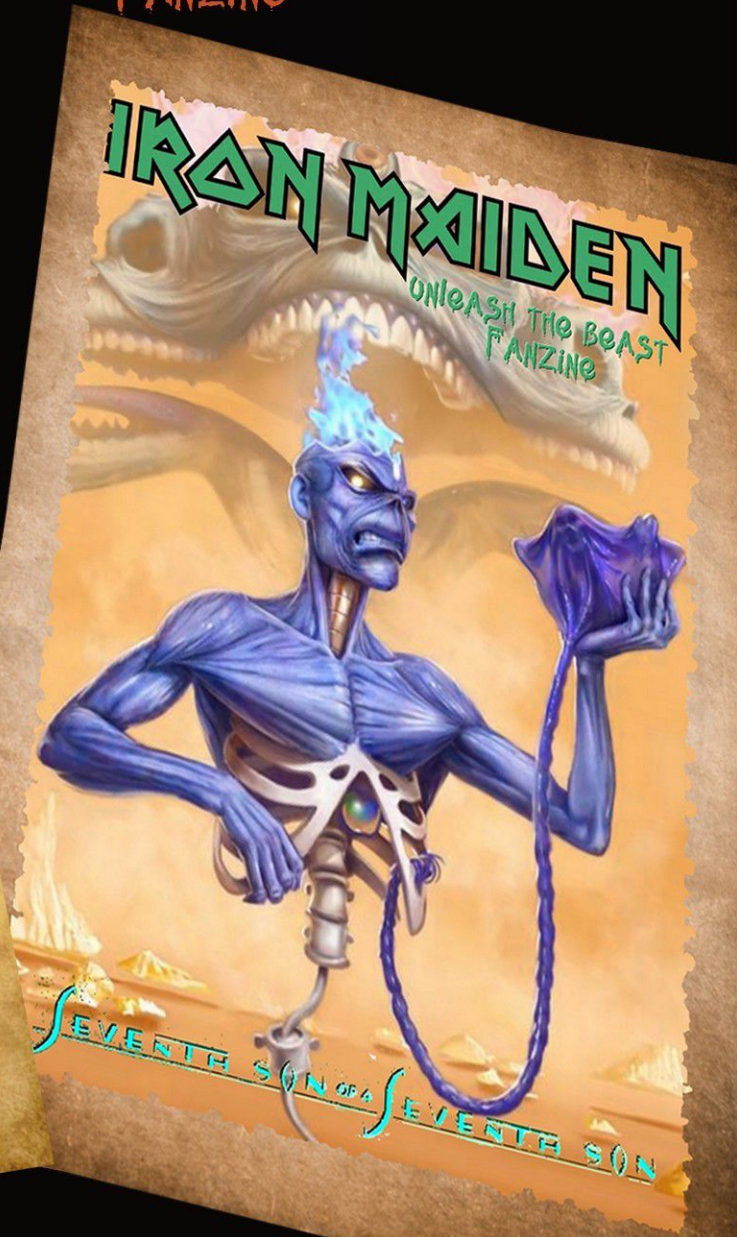
— *Quels sont vos projets ?*

— Pour l'instant, nous sommes en tournée jusqu'à la fin août, c'est pourquoi nous avons dû interrompre l'enregistrement de notre troisième album. Voilà une quinzaine de mois que ça marche bien pour nous, mais il y avait plus de quatre ans que nous tournions en semi-professionnels. Nous avons une sacrée expérience de la scène et nous adorons cela. Je pense que notre quatrième album sera un disque enregistré en public... Gilles Bailly



# IRON MAIDEN

UNLEASH THE BEAST  
FANZINE



**COME AND JOIN THE ROCK HEAVY MAG FAMILY!**

SUBSCRIBE FOR A YEAR AND BUY BACK ISSUES ONLINE AT

**[www.somewherebackinfrance.eklablog.com](http://www.somewherebackinfrance.eklablog.com)**

support the music you love, support unleash the beast Fanzine

